Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien

n° 727 – Vendredi 24 juin 2017 – 21 h 40 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr

---

Sommaire

De l'Un et du multiple
par Philippe De Georges

Le *DSM* se meurt, longue vie au RDoC !
par Jean-Charles Troadec

« Il n'y a que les fleurs et la grammaire »
par Monique Amirault

CHAMP FREUDIEN ANNÉE ZÉRO

RIEN DE NOUVEAU versus TOUT EST NEUF
par Jacques-Alain Miller

Lacan Cotidiano
Suplemento especial de Lacan Quotidien

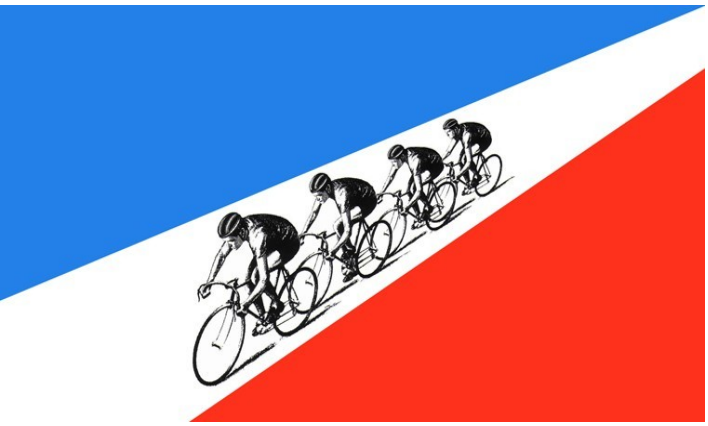
Claudia Iddan, Antonio Aguirre
DEBATE SOBRE EL FIN
Paloma Blanco, Emilio Vaschetto
LA MOVIDA ZADIG
Rosa López, Eugenia Varela, Esperanza Molleda

****

INSCRIPTION AU CONGRÈS AMP - BARCELONE 2018
Dès maintenant sur Dedalus !

De l'Un et du multiple
La république n'est pas l'empire

par Philippe De Georges



Tensions vers le Un

Dans son fameux ouvrage *L'identité de la France* (1), Fernand Braudel a montré de façon subtile que l'unité n'a toujours été que la résultante de tensions diverses, entre le centre et la périphérie, Paris et la province, la ville et la campagne, les côtes et les terres, le nord et le sud de la Loire, territoires de langue d'oïl et de langue d'oc… En même temps, unité il y eut, au contraire d'autres nations européennes, Allemagne et Italie notamment, chez lesquelles la diversité et la fragmentation ont toujours dominé. Cet élan pour faire corps a été sur des siècles celui des rois de France, attachés à étendre leur pré-carré et à vassaliser par la séduction ou la force les seigneurs féodaux, balançant sans fin entre sécession ou fronde, et soumission au pouvoir royal naissant. Les outils les plus décisifs dans cette construction progressive ont sans doute été l'invention du droit divin et l'onction par la foi, l'Église catholique revendiquant elle aussi l'adhésion sans réserve à son pouvoir, et l'attraction exercée par la force des armes. C'est ce dernier facteur, sous le nom de *furia francese*, qui déstabilisera les communes républicaines et les principautés d'Italie, faisant émerger par réaction le premier sentiment national. Autrement dit, l'histoire de France est celle de l'oscillation constante entre l'Un et le multiple.

Les grandes avancées de l'idée de Nation (et d'État-Nation) sont constituées d'étapes glorieuses, depuis Philippe Le Bel, puis Charles VIII et François Ier, pour trouver un certain paroxysme avec l'invention de la monarchie absolue par Louis XIV. 1793, le jacobinisme, puis Napoléon, qui réalise ce que Robespierre n'a pas pu faire, accentuent ce processus dont le symbole est sans doute davantage, sur les cartes géographiques, une capitale pompeuse d'énergie au centre d'une toile d'araignée faite de tous les réseaux de transport convergeant sur l'Île-de-France. Le centralisme apparaît à la fois comme l'instrument d'une évidente puissance et la cause de la faiblesse du reste du pays.

Formes du multiple

Quant au multiple, il prend à chaque époque les formes les plus variées, depuis les jacqueries et les frondes jusqu'aux projets girondins décentralisateurs, aux aspirations régionalistes, aux résistances du Midi, de la Bretagne et de la Vendée aux fureurs révolutionnaires et aux réformes récentes en faveur des régions. Mais c'est aussi et surtout un combat intellectuel : celui de tous ceux qui tiennent la tête haute, contre la volonté de l'Église d'assurer l'unanimité des fidèles, avec son inquisition, ses prédicateurs de génie, ses moines-soldats, ses jésuites et son parti des dévots. La puissance des calotins n'atteindra jamais dans le pays les sommets où elle culmine en Espagne depuis Isabelle la catholique jusqu'à la restauration des Bourbons au milieu du XVIIIe siècle. Mais il faut à cela des Étienne de la Boétie, des Diderot et des Voltaire, portant haut le flambeau du refus de la tyrannie. Ariégeois et Cathares, Camisards et Huguenots, Chouans et Barbets : la liste est longue de ceux qui surent se dresser « contre Un » et le payèrent de leur vie.

Mais pourquoi ce rappel, sinon parce que cette dialectique ne cesse de rebondir ? Agnès Aflalo a démontré récemment dans *Lacan Quotidien* (2) comment la nécessité de lutter contre le terrorisme contenait le risque d'un affaiblissement de l'État de droit. Rien n'est plus tentant en effet, pour ceux qui exercent le pouvoir et sont inévitablement tentés d'en abuser, que de pérenniser dans le droit commun et ordinaire les mesures dictées par l'urgence et l'état d'exception. Et si la tentation est grande, c'est que l'opinion y opine, voire y fait appel, tant la peur qu'on attise en elle favorise ce qu'elle définit justement comme retour de l'autorité refoulée, autorité affaiblie au long du XXe siècle. Je retiens le terme *pousse-à-l'autorité* qu'elle propose, car l'autorité et l'Un ont intimement partie liée.

Une place pour la discorde

Ce n'est pas par temps calmes que se pose ce genre de problèmes. Patrick Boucheron note, à propos de l'époque troublée du règne de Savonarole (celui que Machiavel appelait « le prophète désarmé ») que celui-ci avait buté sur trois questions que ne résolvaient ni la passion de ses discours enflammés, ni les flammes des bûchers qu'il allumait : la question du chef, celle de la force et celle de l'état d'urgence. Robespierre et Saint-Just n'ont pas buté sur autre chose et notre époque ne fait que les retrouver à présent. Nous avons dans l'affaire bien peu de certitudes, sinon que les mêmes mauvaises réponses conduiraient aux mêmes catastrophes : Thermidor et la guillotine se déduisent de la Terreur, comme la Bérézina et Waterloo, de l'assassinat du Duc D'Enghien et de ceux du *Tres de mayo*. Ce ne sont pas des accidents, mais des faits de structure. Une façon d'entendre que le sang appelle le sang.

Ainsi devons-nous sans doute revenir à Braudel : si unité il y a, elle n'est que la résultante d'une tension entre des multiples. Ou pour le dire autrement, l'Un et le multiple doivent être pris ensemble, dans une dialectique, plutôt que dans une logique binaire et spéculaire qui conduit inévitablement à la destruction de l'un par l'autre… jusqu'à la prochaine fois. En ce sens, il est urgent de rappeler ce qu'est la vie politique d'un pays, quand ce n'est pas la guerre civile, la dictature ou l'anomie : l'organisation du *polemos*, du *dissensus*, soit la confrontation réglée des débats par l'expression des points de vue différents, voire contraires. La diversité des opinions, des courants qu'elles suscitent, n'empêche pas et rend même légitime la prise de décision. En quoi la démocratie n'est pas une fin en soi ni une idole à vénérer, mais une pratique exigeante et féconde.

Comme le dit justement Machiavel, « toutes les lois qui se font en faveur de la liberté [liberté qui était son objectif] naissent de l'opposition » (3) entre peuples et dominants. Car pour lui « la république est fondée sur la discorde, elle est l'agencement pacifique – parce que équilibré – de la mésentente », commente Patrick Boucheron.

1 : Braudel F., *L'identité de la France*, Flammarion, 2011.
2 : Aflalo A., « La dérive autoritaire de l'État de droit, un symptôme contemporain », *Lacan Quotidien*, n° 718, 11 juin 2017.
3 : Machiavel N., *Discours sur la première décade de Tite-Live,* cité par Boucheron P., *Un été avec Machiavel*, Éd. des Équateurs, 2017.

Le *DSM* se meurt, longue vie au RDoC !

par Jean-Charles Troadec

«Les symptômes dans la civilisation sont d'abord à déchiffrer aux États-Unis d'Amérique»
Eric Laurent et Jacques-Alain Miller, L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique

Retour vers le futur : les années Spitzer

La publication du *DSM-III* sous la direction de Robert Spitzer en 1980 a marqué un tournant dans l'histoire de ce manuel, entièrement remanié à cette époque pour répondre à une plus grande « scientificité ». C'est aussi un tournant dans l'histoire de la psychiatrie, entièrement reconfigurée par un redécoupage des symptômes, qui prennent alors le nom de « troubles » (*disorders*).

R. Spitzer a ouvert toute une démarche de nomination et d'invention d'une nouvelle langue psychiatrique. Celle-ci est basée sur une taxinomie qui fonctionne seule – entre experts qui ne cessent de nommer et de renommer des troubles –, mais qui a fini par s'imposer comme la langue de référence pour les administrations, les laboratoires pharmaceutiques, les universitaires et les médias.

En 1981, c'est lui qui organise le célèbre vote à main levée du groupe de travail du *DSM-III* qui conduira au retrait de l'homosexualité du manuel des maladies mentales. La main levée, le consensus inter-juges vont devenir la « garantie scientifique » du *DSM*. Il s'agit en effet, pour les autorités sanitaires, de savoir si tous les psychiatres et psychologues portent bien le même diagnostic pour le même patient. Elles exigent un manuel sur la base duquel établir des remboursements et procéder aux enquêtes épidémiologiques. Le docteur Spitzer s'associe alors à un statisticien, Fleiss, pour créer un index, dit Kappa de Fleiss, qui est une mesure statistique indiquant si le degré de concordance entre un diagnostic porté par un certain nombre de psychiatres et la classification proposée par le DSM est plus fort que ce qui pourrait être attendu si la classification était faite au hasard. Un diagnostic peut ainsi être considéré comme fiable s'il répond à un index Kappa fort.

Afin d'obtenir une validité inter-juges stable, Spitzer choisit de ne considérer que les catégories les plus larges, comme la dépression ou la psychose, et met au second plan de son étude des catégories plus fines, tels que « les troubles de la personnalité » ou « l'angoisse ». En procédant ainsi pour déterminer la fiabilité inter-juges, Spitzer prend peu de risques… Cela semble être la seule façon d'obtenir des diagnostics communs ou consensuels.

Cependant, petit à petit, édition par édition, révision par révision, le *DSM* a fini par devenir un manuel dans lequel même les grandes catégories diagnostiques ont perdu de leur sens. L'expression « spectre » en est le parfait exemple : on ne sait plus bien ce que désigne cette

catégorie, de création récente dans le *DSM*, nommée « troubles du spectre autistique », mais aurait-on idée, en médecine, d'établir celles de « troubles du spectre cardiaque » ou de « troubles du spectre rénal » ?

R. Spitzer a ainsi créé un *DSM* standardisé, avec l'aide de la statistique, de la moyenne des troubles observés, validés par les experts par un système de consensus (le vote à main levé). Jadis une référence hégémonique, cette pseudo-démocratie scientifique touche à sa fin.

Le programme de recherche fixé par Joshua Gordon

L'actuel directeur du National Institute of Mental Health (NIMH), le docteur Joshua Gordon, préfère que les psychiatres s'intéressent aux mathématiques plutôt qu'aux statistiques.

Dès son arrivée en septembre 2016 à la tête du NIMH qui gère plus de 2,5 milliards de dollars de fonds, il réclamait dans une interview donnée à *Nature* que les chercheurs en neurosciences se forment aux mathématiques pour qu'à l'avenir « tout expérimentateur soit aussi un théoricien » (en attendant, il « encourage des collaborations interdisciplinaires à long-terme entre les neurobiologistes expérimentateurs et des théoriciens, mathématiciens ou physiciens » : « Nous devons injecter plus de mathématiques à tous les niveaux du portefeuille d'activités du NIMH. » Il promet que : « Les maths peuvent notamment avoir un impact à court terme en psychiatrie pour des choses comme la prédiction des réponses individuelles aux médicaments et plus généralement pour l'amélioration de la médecine de précision. » (1)

Son désir est d'assainir le milieu qui ne cesse de produire statistiques sur statistiques sans jamais rien découvrir ni améliorer les traitements. Il a défini ses trois axes de travail : « les résultats cliniques faciles à obtenir, les circuits neuronaux et les mathématiques, beaucoup de mathématiques ». Il souhaite poursuivre les orientations de ses deux prédécesseurs vers une psychiatrie biologique avec le même présupposé : « les troubles psychiatriques sont des désordres du cerveau ». Il conclut que « pour faire des progrès dans les traitements [des problèmes psychiatriques], il nous faut vraiment comprendre le cerveau ». Et d'ajouter : « Cela ne signifie pas que nous ignorons le rôle important de l'environnement et des interactions sociales – nous savons que leur impact est fondamental. Mais leur impact est sur le cerveau. »

Le problème qu'avait rencontré Thomas Insel dans la communauté psychiatrique à l'époque de son mandat était justement l'abandon des recherches sur le cerveau au profit d'un appétit pour le classement des comportements et l'apparition de nouvelles entités diagnostiques.

Mais que sont donc ces nouveaux modèles mathématiques qui viennent disputer au modèle statistique sa légitimité ?

Big Data, nouveau credo

« Si l'approche du *DSM* était fondée sur un consensus d'experts, celle du Research Domain Criteria (RDoC) revendique d'être guidée par les données (*data-driven approach*) », annonce le directeur du NIMH. « Le challenge de l'approche du RDoC est la taille et la précision de l'entreprise » de recueil et d'analyse des données. En effet, les analyses multidimensionnelles à partir des « critères de domaine » requièrent un large ensemble de données.

C'est ainsi que le NIMH a lancé le programme *All of US research,* qui va enrôler un million de participants. C'est un élément clé de la *Precision Medecine Initiative*, lancée par Barack Obama en 2015 afin d'orienter la médecine classique, établissant ses résultats sur le patient moyen (défini statistiquement), vers la médecine personnalisée du futur, qui ne s'intéresse qu'aux

réponses de chaque individu à un traitement. « Les participants vont remplir des formulaires d'enquêtes, fournir des échantillons biologiques et donner leur assentiment pour rendre public leur dossier médical électronique pour les besoins de la recherche. » Les patients seront constamment branchés sur un portail internet afin d'enregistrer les données les concernant : sommeil, alimentation, habitude de vie, etc.

« Notre tâche est alors simple. Développer un panel de mesures comportementales hébergé sur internet », explique J. Gordon, « rassembler les données, les rendre accessibles gratuitement pour les chercheurs, et financer ces chercheurs pour qu'ils utilisent l'approche guidée par les données afin de décrypter les comportements dans ces composants de base. »

Cette initiative a été autorisée en 2014 par le National Institute of Health (NIH), sous l'impulsion d'Obama : il a fallu changer les lois en matière de données numériques, pour que dorénavant le recueil clinique puisse être « posté » sur le web et les données personnelles saisies, transmises *via* le net (2). Le Big Data semble offrir en effet les garanties statistiques requises pour une telle opération. Le marché est même estimé à 3 000 milliards de dollars et de nombreuses *start-ups* se créent aujourd'hui dans le but de proposer à la vente des applications pour analyser les données et détecter de futures maladies mentales.

« Il serait tentant, souligne J. Gordon, de réduire la complexité du cerveau »... Mais pour « exploiter cette complexité, il va nous falloir intégrer tous les savoirs, de la biologie moléculaire au comportement, dans nos modélisations du fonctionnement du cerveau ». Et c'est là qu'il s'en remet aux maths : « Cela requiert des mathématiques sérieuses ». Pas si simple de répondre à des questions telles que : « Comment la structure d'un neurone affecte-t-elle son intégration dans un circuit ? Comment ce circuit neuronal affecte-t-il le système dans lequel il s'inscrit ? Comment l'activité dynamique dans ces systèmes neuronaux influe-t-elle sur le comportement ? » L'ambitieux directeur confie finalement : « intégrer toutes ces données pleinement caractérisées requiert un niveau de rigueur mathématique que la plupart d'entre nous, moi y compris, n'ont pas encore consacré au problème ». Commençons par apprendre les mathématiques, continuons à collecter toutes les données de tous, et ce flou certainement se dissipera « à long terme ».

Paradoxes

On ne peut qu'être surpris du paradoxe qui consiste à prétendre fonder une médecine personnalisée de précision en passant de l'*evidence-based* au *data-driven approach.*

Parions plutôt que nous assistons à la naissance d'un nouveau discours, qui ne prend plus dans sa trame « le sujet moyen » de la statistique, mais un nouveau sujet, le *méta-sujet* que cracheront les giga-octets de métadonnées recueillies. Nous connaissons déjà le vocabulaire de la langue qu'il parlera : il est constitué des critères de domaines et de leur sous-catégories démultipliées, contaminés par la jouissance des évaluateurs et des théoriciens se réclamant du scientifique.

Les cliniciens en viendront-ils à regretter le *DSM,* dont la mort est désormais programmée ?

1 : Abott A., « U.S. mental-health chief : psychiatry must get serious about mathematics », 26 oct. 2016, *Nature*, disponible sur internet, ici

2 : Van Noorden R., « US agency updates rules on sharing genomic data », in Nature, Sept 1st, 2014, disponible sur internet, ici

« Il n'y a que les fleurs et la grammaire »

par Monique Amirault

La chronique est un genre qui suppose la série, la régularité, avec en contrepoint, la surprise, la vivacité. Le style y est au premier plan. C'est sous cette forme qu'Alexandre Vialatte trouve son bonheur et sa raison, abandonnant la fiction en 1952 pour se consacrer jusqu'à sa mort, en 1971, à la rédaction de chroniques hebdomadaires, dans la totale liberté que lui offre le quotidien de Clermont-Ferrand, *La Montagne.*

Les chroniques de Vialatte, « notoirement méconnu » de son vivant, sont désormais publiées. 900 chroniques paraissent en deux tomes, dans la collection Bouquins chez Robert Laffont en 2000 (1). En février 2017, vient s'ajouter un volume de plus de 1300 pages, au titre ironique, *Résumons-nous* (2). Ce recueil témoigne des différentes formes journalistiques pratiquées par l'auteur, dans *La revue rhénane, Le petit Dauphinois, Marie-Claire, Match, Le spectacle du monde,* l'*Almanach des quatre saisons, La NRF,* la *Revue des deux mondes,* etc. Pour *Les lettres françaises*, Vialatte suit les procès des nazis du camp de Bergen-Belsen.

« Et c'est ainsi qu'Allah est grand »

Une chronique, écrit Vialatte, c'est « comme une herbe dans les fentes d'un mur, dans les pierres de l'emploi du temps ». Et ce sont ces herbes, contingentes, éphémères, que l'auteur cueille au gré de ce que lui inspire l'esprit du temps. Les poncifs et les stéréotypes sont détournés, décortiqués ; le futile, le trivial, portés à la hauteur de paraboles. Le plus grave peut prendre allure de farce et le plus léger, révéler sa gravité, dans un style où se mêlent aphorismes percutants, métaphores et métonymies poétiques, proverbes de son cru, descriptions lapidaires et inattendues.

Qu'il soit drôle ou mélancolique, comique ou tragique, d'une ironie qui embrume parfois ses textes d'une inquiétante étrangeté, Vialatte se saisit de son objet pour le manipuler, l'habiller, l'enrichir, à l'aide de toutes les ressources d'une langue au service de l'écriture.

Prenons comme exemple le commentaire qu'il fait d'un ouvrage intitulé *Célébration du pissenlit.* Déployant, sur deux pages, les vertus et bienfaits du pissenlit, il parvient à porter cette plante commune et modeste à la hauteur du « pissenlit en soi, le pissenlit de Platon »! Pour conclure : « Telles sont les merveilles de la science, tel est le pissenlit sur la terre : universel, important, ignoré. » Et de conclure : « Je l'aime mieux tout seul, avec sa fleur dorée, sur le ballast noir d'une voie de chemin de fer. Puissé-je en trouver un sur le soir de ma vie, pour me raconter l'histoire du monde à la lueur de sa petite lumière jaune. Il n'y a que les fleurs et la grammaire. »

Nous ne savons jamais où Vialatte va nous mener. Mais lui-même le sait-il ? Comme les personnages de Sempé qu'il aime particulièrement, il s'étonne de ce monde qui le laisse « confondu ». Confondu devant le pire, mais aussi confondu par tant de solutions ingénieuses trouvées dans la nature, dans ce qu'il nomme la Création.

C'est ce que vient ponctuer la fameuse formule par laquelle se conclut chaque chronique : « Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

« Esthétique de l'étonnement »

Car Vialatte choisit, non pas de comprendre, d'expliquer, mais de s'émerveiller. Derrière les mille détails sur lesquels il brode, il y a l'homme, cette humanité qu'il ne cesse de regarder, de décrire, sans en tirer de leçon, si ce n'est par cette formule décalée à laquelle le comique de répétition donne tout son sel : *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*. Il relève, chez Chardonne, ce qu'il nomme une « esthétique de l'étonnement », qui pourrait bien être la sienne – « rien d'autre n'est permis aux curieux que nous sommes ». Il ajoute : « C'est ce qu'a fort bien vu *La Montagne* qui, citant chaque jour un vers, […] avait choisi dernièrement cet admirable octosyllabe de Béranger : "Oh,oh,oh,oh,ah,ah,ah,ah !" Toute une philosophie et toute une poétique. On ne saurait plus dire en moins de mots. Ce vers résume l'attitude des hommes en face de tout chef-d'œuvre et de la Création. »

Mais Vialatte est un bavard et, si le style de la chronique limite ses développements, le journal lui laisse cependant assez de liberté pour qu'il s'y glisse à sa guise.

« Tout est grammaire et dictionnaire »

La grande liberté de langage dont il témoigne s'accompagne d'un respect scrupuleux de la grammaire : « Tout est grammaire et dictionnaire, écrit-il. Mettez le nez dans un lexique et vous ne voudrez pas lire autre chose. Je viens d'acheter le dernier Littré. J'en suis déjà à la page 612 et je n'ai pas de plus ardent désir que de lire la page 613. »

La coquetterie de la langue française le charme avec ses « caprices étonnants ». Il faut écrire « les *gardes*-pêche ont fêté les *gardes*-chasse à bord des *garde*-pêche » et « si ces médailles sont béni*tes* c'est que quelqu'un les a béni*es* ». Vialatte relève les erreurs chez les écrivains confirmés, Maurice Barrès ou Proust. « Quand de si grands maîtres se conduisent avec une telle frivolité à l'égard de leur idiome natal, c'est plaisir que de voir les enfants de l'Oubangui s'évertuer, dans la mesure de leurs forces, à infuser un sang nouveau à cette langue que l'âge enkylose. Ils en tirent mille effets charmants. »

Et de conclure par cet oxymore : « Tout le monde sur terre parle français ; chacun le fait dans sa propre langue ».

Qu'est-ce que l'actualité ?

Le journaliste Vialatte interroge : « L'actualité existe-t-elle ? Elle est du jour et elle meurt à peine née. […] L'actualité la plus répandue est celle dont [les journaux] parlent le moins : le solstice, la neige, la Saint-Sylvestre, les saisons, la première fleur, la dernière feuille. Où est le journal qui parle de l'aube ? […] Au bout du compte l'homme de la grande actualité, ce n'est peut-être pas le journaliste, mais le poète. Son actualité ne se fane pas. »

Et c'est bien le cas de l'actualité de Vialatte, aussi fraîche aujourd'hui qu'il y a soixante ans, d'une poésie portée par le réel et qui maintient en éveil, ce dont témoigne la chute de cette chronique : « On voit par là que l'actualité est surtout faite du songe des hommes. […] leurs songes les enterrent un par un. L'actualité se compose de morts plus que de vivants. […] Il y a peu d'hommes vivants par rapport aux défunts, la plupart des hommes sont sous terre. La plus sûre actualité de l'homme est cette immense nuit souterraine où il voisine inexorablement avec la taupe et les rêves du cosmos. Même quand le soleil, perçant la brume, vient faire briller au pied d'un vieux rosier, dans les petits cimetières montagnards, comme les paillettes d'une carte de Noël, le givre de la tombe étroite où il ensevelit ses songes. Sans appel, sans recours, sans pitié ; je ne dis pas sans espérances. Au fond de la terre agité d'insomnie par le lent mouvement des étoiles. »

Des mots qui râpent les papilles

Vialatte pare à ce réel par son recours à la langue. Amoureux des mots, il aime les plus extravagants, les plus longs, les plus inédits : « Il est rare qu'un ouvrage vous grise comme un vin fort. Autrement on lirait tout le temps. Malheureusement la plupart des livres ont un petit goût de tisane, de café réchauffé […] La langue reste rêveuse et le palais déconcerté. Le Larousse est plus rassurant, le Bottin râpe mieux les papilles. Mais on s'en lasse au bout d'un certain temps. »

Par contre, il a une prédilection pour des livres tels que *Les reptiles vivants du monde* qui l'enchante : « Ce ne sont qu'alligators, caïmans et couleuvres, amphisbènes d'Arabie et varans de Komodo. Je conseille notamment aux amateurs de cauchemar le caméléon de la page 129 ; sur fond turquoise ; vu de face, en heaume du Moyen Âge ; avec un masque en tulle perlé ; des yeux en cône ; une immobilité de momie. […] Je n'ai jamais vu de ma vie une collection de photographies plus répugnante et plus fascinante en même temps : des monstres couleur de bijou, des pièces d'orfèvrerie, le fini industriel et le grouillement de l'immonde. Avec des noms d'infirmités rares ou de record de baraque foraine : le caméléon à nez fourchu, le serpent à nez rapporté, à lunettes, sans lunettes, à sonnette sans lunettes, à lunettes sans sonnette, le lézard barbu, le lézard à collerette, le gecko à pied en éventail, à orteil courbe de Malaisie, que sais-je ? le scinque sans paupières, la tortue à deux têtes, ou à dos diamanté, et la tortue à oreilles rouges ! […] Si on ajoutait à tout ça les limaces écrasées par les automobilistes et les vipères qu'on a tuées aux grandes vacances, ce serait un pas de plus dans l'abîme. »

« Chantons le bonheur »

Au temps où « l'humanité n'est plus qu'une clientèle », Vialatte ironise sur le bonheur : « Voici janvier. Chantons le bonheur. […] Il ne suffit pas d'avoir le bonheur pour être heureux. Sempé nous montre dans son Saint Trop' un milliardaire vautré dans son transatlantique, devant sa somptueuse villa. Ce ne sont que marbre, acajou, porphyre, palmiers dattiers et piscine en forme de cœur. "Heureusement, dit ce gavé qu'il me reste le rêve !" […] ce n'est pas tout d'être

heureux, il faut savoir s'y faire. Aussi n'y eut-il jamais tant de professeurs de bonheur. On en trouve un par magazine. Le bonheur s'apprend par correspondance. Comme l'anglais ou l'équitation. En douze leçons pour les moins doués, en six pour ceux qui ont des aptitudes. » Ainsi Vialatte épingle ironiquement les « sujets déboussolés », exilés de leur désir, et anticipe la marchandisation généralisée et l'avènement de l'éducation des comportements (3).

Il sait bien que ces méthodes funestes barrent la route à l'homme, qui toujours cherche son sens, sa raison d'être. Dans une « Chronique des héros vestibulaires », il écrit : « Ce qui frappe, depuis les travaux du professeur Freud, c'est l'abondance des héros vestibulaires qu'on rencontre dans les romans. J'entends par là des personnages qui vivent à la porte d'eux-mêmes, dans le vestibule ou même sur le perron, et ne se décident pas à sonner, ou alors attendent une réponse, et cette réponse ne vient jamais. […] Des personnages qui restent dans les limbes, qui attendent de naître, à la vie, à eux-mêmes, […] qui se demandent toute leur vie quel est le sens de leur vie, qui n'osent pas adopter une règle du jeu. Ils restent dans leur vestibule, ils changent de chaise, ils se grattent, ils se mouchent, ils dorment, ils se réveillent en sursaut, ils étudient les feuilles de la plante verte, ils tapent des pieds pour avoir moins froid. Ils aimeraient monter au premier, l'escalier n'est pas difficile, mais son entrée noire leur fait peur. Ils resteront vestibulaires. Ils ont peur de glisser sur le plancher. »

Le parti de la langue

Vialatte ne cesse de s'étonner et de décrire les extravagances et absurdités d'une humanité qui lui échappe et dont il tente infatigablement de cerner le réel, un réel qu'il a rencontré en 1940, alors qu'il vient d'être fait prisonnier et dont il témoigne dans *Le fidèle berger* : « Tout commença par une grande nuit où la colonne défilait sur la route droite, sans armes, sans chevaux, sans cartouches, écrasée moins par la défaite que par une énigme terrible, par une réalité qu'on ne comprenait pas. »

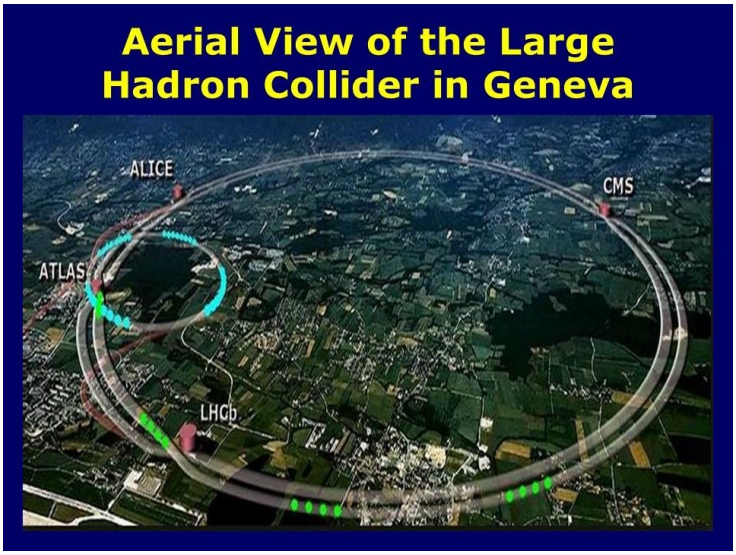
Un brutal effondrement le conduit à être hospitalisé. Il délire, a des hallucinations, tente, avec détermination, de mettre fin à ses jours ; on lui applique un traitement de Sakel. Vialatte se remet mal du cataclysme du nazisme dont il a vécu avec acuité et lucidité les prémices dans cette Allemagne tant aimée où il a vécu et enseigné. Un monde a sombré. L'humanité a été irrémédiablement touchée. Lorsqu'en 1945, il repart pour l'Allemagne comme correspondant de guerre, il écrit à son ami Henri Pourrat : « Tout cela est fou, tragique, invraisemblable et d'un comique ahurissant. (4) »

À son retour, il se remet à écrire, mais abandonnera définitivement la fiction, devenue impossible. Paulhan, devant son apragmatisme lui écrit : « Il ne vous manque guère que de prendre un peu plus énergiquement votre parti. Je vous jure qu'il en vaut la peine. » Il n'est pas certain que Vialatte ait jugé qu'il en valait la peine, mais le parti de la langue, lui, en valait la peine. Il s'installe en Auvergne où il retrouve Henri Pourrat. La contingence heureuse de sa rencontre avec *La Montagne* sauvera Vialatte, faisant de lui ce chroniqueur – poète inclassable.

Et c'est ainsi que Vialatte est grand.

1 : Vialatte A., *Chroniques de la Montagne*, t. 1 & 2, Ed. Robert Laffont, coll. Bouquins, 2000. Toutes les citations, sauf indication différente, sont extraites des *Chroniques de la Montagne,* où le lecteur découvrira mieux encore la valeur subversive et poétique, l'étonnement toujours neuf de Vialatte.
2 : Vialatte A., *Résumons-nous*, Ed. Robert Laffont, coll. Bouquins, 2017.
3 : Cf. Argument des 47es Journées de l'Ecole de la Cause freudienne sur le thème : « Apprendre, désir ou dressage »
4 : Lettre à Henri Pourrat (février 1945), « Ces messieurs de Lunebourg » (1945-1949), *Résumons-nous, op. cit.*, p. 94.

CHAMP FREUDIEN ANNÉE ZÉRO



RIEN DE NOUVEAU versus TOUT EST NEUF

par Jacques-Alain Miller

Paris, le 22 juin 2017

NYT (mercredi) : passionnante correspondance en direct du Grand Collisionneur de hadrons (LHC) du CERN. La nature ne répond plus ! Depuis la découverte du boson de Higgs, « *the silence from the frontier has been ominous* ». On déprime chez les physiciens. « *Science is knocking on heaven's door, as the Harvard physicist Lisa Randall put it in the title of her recent book about particle physics. But what if nobody answers? What if there is nothing new to discover?* » Suit un rapport sur la chasse à la supersymétrie. On considère maintenant que le Modèle Standard est obsolète, et on planifie déjà un futur Collisionneur géant. La Chine le fait de son côté. « *Nature might be more subtle than we think it is* », déclare Joel Butler, du Laboratoire Fermi.

Bien sûr, pour un érudit, *nil novi*, Héraclite avait tout dit : *Phusis kruptesthai philei, La Nature aime à se cacher,* ou version Heidegger-Beaufret : *Rien n'est plus propice à l'éclosion que le retrait.* Est-ce affaire de goût ? On choisit selon que l'on préfère vivre dans un monde où il ne se passe rien que la célébration du mystère, ou bien dans l'affairement, le divertissement des mathèmes. J'opte comme Lacan pour le va-et-vient.

L'HUMANITE. J'y lis sous la plume de Jérôme Sainte-Marie, président de PollingVox, le commentaire le plus *matter of fact* de la période électorale qui vient de s'écouler : « En imposant comme une certitude la perspective de sa présence au second tour, Marine Le Pen a facilité contre elle la réunification politique de la bourgeoisie. » Tout est dit. Contrairement à ce que soutiennent avec un culot d'enfer les intellectuels abstentionnistes et, entre autres, Elisabeth Lévy de *Causeur*, la certitude structurant l'élection présidentielle n'a nullement été celle de la victoire de Macron, mais celle de la présence de Marine au second tour. Puis l'éventualité de sa victoire s'est fait jour autour du 1er mars, quand l'Ecole de la Cause freudienne a pris l'initiative de susciter un Appel anti-Le Pen des psychanalystes, lancé le 13 mars. L'incertitude portait sur l'identité de son meilleur adversaire. Peu avant le premier tour, il apparut que c'était Macron.

L'élan qui a porté Macron au pouvoir est dû en effet à une « réunification de la bourgeoisie ». Celle-ci n'est que partielle : les gens de la droite dure, « tradi » sur les questions dites sociétales, s'en exceptent, comme ceux de la gauche molle qui se sont reconnus dans l'utopie de Hamon. Contrairement à ce que Milner laisse entendre quand il répond à *Causeur*, les Forums républicains que j'ai organisés à Paris avec Bernard-Henri Lévy n'étaient certainement pas les porte-parole d'une « petite bourgeoisie intellectuelle », largement acquise aux thèses de Mélenchon. Ce qui est vrai, c'est que nous la lui disputerons, pour autant que les Forums s'avéreront avoir été l'aile marchante d'un mouvement *sui generis* en formation.

Je donne raison à Zemmour : nous entrons dans une Monarchie de Juillet. Macron entend remettre sur le métier l'*aggiornamento* de la République accompli par de Gaulle en 1958. Le dessein du nouveau régime est de mettre la France au pas de la mondialisation. A cette fin, il procédera à une redistribution de la plus-value conforme à la formule de François Ruffin : Macron fera du « Robin des Bois à l'envers ». Saura-t-il, comme de Gaulle en son temps, simultanément rallier à son macro-dessein une partie des classes populaires ? Il y faudrait au moins la croissance retrouvée, et vite. La question est posée de l'intensité de l'opposition populiste à venir, de droite et de gauche ; des ruses qui tenteront de la circonvenir ; et si elles sont inopérantes, quel sera le niveau de la violence ? *Beware Transnonain !*

LE POINT : éditorial prophétique de BHL. « Je ne vois pas comment éviter d'entendre, dans l'assourdissant silence des abstentionnistes, l'une de ces dissonances qui accompagnent les fanfares victorieuses et dont on ne sait jamais, sur l'instant, si c'est juste une fausse note, le bruit que font les choses qui tombent et qui bougent encore quoiqu'elles soient mortes – ou un vrai couac, un craquement plus essentiel, annonciateur d'une crise profonde. » On ne saurait mieux dire.

Belle formule, adossée à Hobbes et que ne renierait pas, me semble-t-il, le dernier Rancière : « Le peuple est toujours un artefact. »

LE MONDE DES LIVRES sert la soupe à Badiou prenant sa retraite. Je pense à Flaubert et aux comices de *Madame Bovary* : « Cinquante-quatre ans de service ! Une médaille d'argent ! Vingt-cinq francs ! C'est pour vous. »

Ce n'est pas dans *Le Monde* mais dans **LE FIGARO** qu'on lira la première interview du président depuis son élection, et aussi dans *Le Soir, Le Temps*, le *Guardian*, le *Corriere*, *El Pais*, la *SZ* et *Gazeta Wyborcza*. La page de Zemmour et de Jaigu est toujours aussi pétillante. L'un fait parler l'anthologie des *Grands textes de la droite,* de Grégoire Franconie ; l'autre fait parler Jean-Vincent Holeindre de son livre *La ruse et la force.* Le jeune universitaire, qui vint jadis m'interviewer avec ses camarades bordelais, prétend prendre le contrepied des théories de la guerre ayant prévalu aux XIXe et XXe siècles. Il en oublie apparemment Liddell Hart, adepte de la « stratégie indirecte », et Sun Tzu, rendu populaire par Mao et Giap.

Par ailleurs, on trouve dans le journal un éloge de Norberg (*Non, ce n'était pas mieux avant*) par un Luc Ferry ébloui. Patrice Gueniffey répond à Eugénie Basté sur les grands hommes désormais impossibles : « Comme disait Hegel, les grands hommes prêtent une attention assez distraite aux fleurs qu'ils écrasent sur leur passage. Nous sommes devenus trop sensibles, trop délicats pour tout à fait nous en accommoder. »

Cahier sur les livres religieux dans **LA CROIX**. J'apprends la renaissance d'un « christianisme intérieur » en rupture avec le cléricalisme, de pure spiritualité, renouant avec le mysticisme (Gérard Fomerand, *Le Christianisme intérieur, une voie nouvelle ?*). Sandro Veronesi explique dans son *Selon saint Marc* en quoi cet Evangile suit un scénario à la Tarentino. Omero Marongiu-Perria se propose de *Rouvrir les portes de l'islam* en mettant en cause le « paradigme hégémonique » des théologiens du Moyen Âge qui continue de dominer la *Weltanschauung* musulmane.

Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 12

SUMARIO

Romper el silencio — *Claudia Iddan*
Carta a Jacques-Alain Miller — *Antonio Aguirre*

DEBATE SOBRE EL FIN

De fines, finales y confines — *Paloma Blanco*
El mismo sueño— *Emilio Vaschetto*

LA MOVIDA ZADIG

Cuando la vergüenza no comparece — *Rosa López*
La metamorfosis del psicoanálisis — *Eugenia Varela*

El fin *(¿Ende o Ziel?)* del psicoanálisis — *Esperanza Molleda*

Carta a Jacques-Alain Miller

Antonio Aguirre Fuentes (Guayaquil)

Apreciado Jacques Alain,

No tengo la ventaja de estar entre sus conocidos. Yo por supuesto me acuerdo de usted muy bien, desde la primera vez en Caracas en 1980, en el Encuentro con Lacan.

Jacques Alain, no puedo entender de qué va ZADIG: primero era una red, descentralizada, una conversación, una metonimia sin jerarquías metaforizadoras.

Luego hay una lista de comités intermedios de ZADIG, regionales según la geografía , luego las escuelas hacen declaraciones de júbilo y juran fidelidad a la causa ZADIG, luego las cosas empiezan a bajar por los escalones de la buena y vieja AMP y sus escuelas.

Usted nombra a un grupo de personas, luego a otro y a otro. Hay una desmultiplicación de comités Zadig. Pero ¿son comités de dirección o comités de acción que toman iniciativas y se comunican con usted y con otros comités? No espero que ocurra un milagro en la AMP y se asuma con agilidad y consecuencia su propuesta. Hay muchas discrepancias políticas, y aunque no haya, formalmente, afiliaciones partidistas, hay afinidades y simpatías de izquierda, o simplemente ánimo conservador, para no hablar de religiosidades. Tomará tiempo elaborar la conexión del psicoanálisis con la política y habría el riesgo de empantanarse en las vías habituales.

Por mi parte seguiré actuando, haciendo opinión, conversando y estudiando. Primero leeré a Simone Weil buscando pistas para esta movida que usted ha puesto en marcha.
Cordialmente.

DEBATE SOBRE EL FIN

De fines, finales y confines

Paloma Blanco Díaz (Málaga)

El post publicado el 2 de junio por Jorge Alemán en su muro de Facebook titulado “El final del psicoanálisis. (Solo en el Final adviene el Otro inicio)” ha vuelto a abrir el debate en el seno de la AMP; un debate de signo diverso. Algunos muestran una profunda preocupación por lo que han considerado una afirmación agorera por parte de alguien cuya obra y pensamiento es un referente indiscutible en el Campo freudiano. Otros, manifiestan su sorpresa y legítimo desacuerdo dentro del respeto y el *affectio societatis* que nos corresponde, detectando incluso ciertas derivas conceptuales. Hay también quien aprovecha la ocasión para poner en primer plano su hostilidad y animadversión sin pudor, denotando de modo no calculado también el

desconocimiento de su pensamiento y referentes conceptuales, intentando suscitar un revuelo cuyas causas y finalidades últimas permanecen todavía para mí poco claras, porque no encuentro cómo podrían articularse con la causa que nos compete. Muchos, hablan de oídas, y los clásicos afirmarían que sus enunciados se basan en opiniones y no en conocimientos.

Por mi parte, este debate es bienvenido y celebro que J.-A Miller lo aliente, aunque esta "patada zen" nos conmocione y toque el corazón, las tripas y la cabeza, es decir, el cuerpo. Pero lo que rechazo de pleno es el violento hostigamiento y el insulto, que considero inadmisibles e incompatibles con la ética que nuestro discurso exige.

Sigo la reflexión de Alemán hace muchos años y es una lectura frecuente desde sus primeras publicaciones. No me resultan, por tanto, nuevas ni alarmantes sus consideraciones aparecidas recientemente; antes bien, las encuentro muy acordes con la enseñanza de los maestros, Freud, Lacan, Miller. Ya desde Freud la idea del final, no desligada por cierto de la de otro comienzo, está presente y podemos rastrearla en textos como *Lo perecedero* o *El porvenir de una ilusión.* Así mismo, también detectamos esta noción formando intrínsecamente parte de la obra y enseñanza de Lacan en textos tales como *El psicoanálisis, razón de un fracaso, El atolondradicho, Televisión* o en su seminario *El momento de concluir,* por citar sólo algunos ejemplos. Incluso la aseveración de Jacques Alain Miller sobre la muerte de JAM1 y el nacimiento de JAM2 es susceptible de ser leída en esta lógica.

Como digo, las líneas que siguen dan cuenta de mi elaboración actual sobre estos aspectos, pero no se corresponden simétricamente con el pensamiento de Alemán ni constituyen una apología del mismo, que me resultaría superflua y necesariamente imprecisa. Su obra se basta para dar cuenta con originalidad y solvencia de sus articulaciones y hacerse cargo de sus claroscuros. Evidentemente, ello no es óbice para que me remita a la cita cuando sea referencia de mis argumentos.

En su texto *En la frontera sujeto y capitalismo* hay una serie de aseveraciones que culminan con una cita de Lacan correspondiente a *El psicoanálisis, razón de un fracaso* que voy a reproducir literalmente (1):

> "Por mi parte, tuve la oportunidad de escuchar en 1978 a Lacan en uno de sus últimos seminarios, *Momento de concluir,* en la facultad de Derecho de París. (...) Me preguntaba entonces, qué era ese Momento de Concluir? (...) ¿Se trataba de su propio y singular momento de concluir su vida?, ¿o ese final era lo que Heidegger hubiera llamado Otro Inicio? (...) Años después, en el análisis que comencé con Miller, pude entender el impacto que tuvo para mí poder ver que Lacan seguía vivo (...) De cualquier manera, lo importante de aquella experiencia es que logré escuchar, entre sus frases, 'algo' decisivo para mí... como que el psicoanálisis no era como otras actividades que pueden garantizar su permanencia en el mundo, que la experiencia del inconsciente no es una experiencia necesaria para el malestar que se expendía en nuestra época... Esa y otras enunciaciones me iban remitiendo a su profecía, aquella que viene a decir que el psicoanálisis depondrá sus armas frente a los *impasses* crecientes de la civilización y que su discurso sería retomado desde otro lugar. Entiendo ese 'otro lugar' como el de la política, sin la metafísica que hasta ahora la ha sostenido".

Por nuestro lado, quisiéramos añadir que la cita no concluye ahí en el texto de Lacan. Sigue con una frase que, a nuestro entender, es importante en cuanto a lo que nos ocupa. Lo que Lacan añade es: "Entonces serán retomadas las indicaciones de mis *Escritos*". Y se pregunta, "¿por quién?" (2).

En *Televisión* Lacan compara al analista con la figura del santo, porque el santo deshace la caridad y hace de desecho. El santo lacaniano, el analista-*sinthome*, deshace la confusión narcisista yo-tú, vacía de sentido y hace del deseo un deseo no condicionado por la fijación a un objeto. No hay objeto que resista el destello de la diferencia absoluta. Este destello ilumina el lugar vacío de la causa que la erótica pulsional libidiniza. Alemán se sirve de ese texto en el que Lacan toma la figura de este santo peculiar para ilustrar lo que podría interrumpir la circularidad del discurso capitalista:

> "En el caso de Lacan, el santo es el desecho que evoca el *sicut palea* (basura o desecho) de Tomás de Aquino al final de su vida, es decir, se trataría de captar en la obra realizada no su brillo fascinante sino aquello que por ser el resto inasimilable puede eventualmente funcionar como causa de deseo. (...) El santo es el que llevaría al *impasse* la lógica del discurso capitalista, al no estar implicado en el movimiento circular, ese que va de la falta de goce al plus de gozar. (...) Así, el santo impide que el 'desecho', el resto, sea reciclaje en ese circuito" (3).

Se trata de una salida en relación opuesta a la elevación del objeto *a* al cenit de lo social. Considero que en esta operación el psicoanálisis puede funcionar como un factor de la política, política de nuevo cuño y en relación a ese "Otro inicio". Una política todavía en ciernes y de la que, en todo caso, pueden detectarse signos contingentes de su posibilidad. Ello no es ajeno a la presencia del psicoanálisis en la civilización y a la lógica del no-todo elucidada por Lacan.

El litoral es a la frontera lo que el confín al límite. En *El Atolondradicho,* Lacan le asigna al segundo cuantor de las fórmulas de la sexuación la *singularidad de un confín*, sintagma afortunado para reflexionar sobre ese más allá del límite de la ley (edípica), en relación al *nuevo amor* en la lógica de la posición femenina, lógica, por cierto, que fue la que Lacan quiso para su Escuela. Sabemos que en el lado izquierdo, el universal masculino se funda sobre una excepción y que en el derecho, precisamente por faltar esa excepción, no puede fundarse un todo; es por ello que Lacan va a hablar del no-todo como la lógica inconsistente propia de la posición femenina, indisociable, por otra parte, de la lógica del Todo y la Excepción. Es porque está presente una lógica que podemos hablar de la otra; se trata de un anudamiento que no puede deshacerse, a pesar de lo irreductible de su diferencia. Volvamos al lado derecho. En el lugar en el que debería aparecer la excepción fundante, es donde Lacan localiza la singularidad de un confín. Confín distinto de la excepción que hace de límite y funda la ley. El discurso capitalista se constituye a partir de la forclusión de la castración y el amor. El discurso del analista es el único discurso que hace de la imposibilidad el motor de su acción y crea las condiciones de un nuevo amor menos tonto. Mi hipótesis es que existe una vecindad entre esta noción de confín, una delimitación que no es exactamente un final o un límite, y aquella denominada "Otro inicio".

Lo que me convoca a la Escuela que fundó Lacan, y por la que apuesto decididamente; esa Escuela siempre en construcción y de existencia nunca asegurada, es la oportunidad que brinda de constituir una comunidad de soledades fruto del decir singular de cada uno. Creo decididamente también que esta lógica que Alemán nombra con el sintagma "soledad: común"

no es ajena a que el psicoanálisis constituya un factor (hasta ahora inédito) de una política (hasta ahora inédita).

1: Alemán, J., *En la frontera: conversaciones entre el sujeto y la política*, Barcelona, Gedisa, 2014, pp. 26-27.
2: Lacan, J., *Otros Escritos*, Buenos Aires, Paidós, 2012, p. 369.
3: Alemán, J., *op. cit.,* pp. 40-41.

El mismo sueño

Emilio Vaschetto (Buenos Aires)

Abierto el debate acerca del "fin del psicoanálisis", difícil es la tentación de no caer en el psicoanálisis como un fin en sí mismo. La obra liminar de Freud que enseña, sugiere, evoca *Análisis terminable e interminable*, en última instancia habla de eso. Pero en el otro desarrollo freudiano, el *Moisés*, si bien no se habla del fin, hay una deliberada omisión del término inconsciente en todo el texto. En su lugar aparece el significante *Entstellung* (desfiguración, dislocación). Sabemos que si el inconsciente no tiene un estatuto óntico sino ético es porque las condiciones antropológicas que hacen al rasgo de humanidad van mutando. Mi impresión es que una modalidad de los síntomas contemporáneos es la reproducción de formas de rechazo, eso que Lacan llamó el "rechazo del inconsciente". Así, el hombre de nuestra época, ya no se presenta para el psicoanálisis como un enfermo, sino que se transforma en el "portador de una cuestión" (Regnault), el agente de una pregunta.

Hemos leído que si la hipótesis del inconsciente se sostiene es porque en algún lado se supone el Nombre del Padre, pero eso es Dios; el porvenir del inconsciente depende de cuánto se pueda prescindir de él, a condición de utilizarlo dirá Lacan.

Releyendo en estos días el cuento de Ray Bradbury, en donde el fin del mundo resulta ser un sueño soñado por todos, entendí que no se trata de que una misma profecía pueda ser cabalmente realizada en la profundidad del sueño de los hombres (siempre hemos soñado con el fin), sino que el sentido que ésta destile sea el mismo para *todos*. Si hay algo subyugante en lectura de *La interpretación de los sueños* es la inquietud, únicamente humana, por descifrar ese jeroglífico. La operación analítica hizo de eso una significación personal. El síntoma también lo es, una exterioridad que me concierne. Bajo las innumerables formas del sufrimiento yace el divorcio cada vez más progresivo con el estatuto de sujeto del inconsciente, ello pareciera que no concierne al sujeto, pero sí al psicoanalista. Ahora bien esta revocatoria, en mi opinión, no es el fin del psicoanálisis sino su "fenómeno elemental", aquello que nos concierne a los analistas, la pregunta que porta el hombre de hoy. El porvenir del psicoanálisis dependerá entonces, no del inconsciente, sino de lo que *advenga de lo real*, de las invenciones sintomáticas en singular, tanto como del modo en que leamos el malestar en la cultura. Si sólo se trata del mismo sueño, será entonces la religión o la psicología.

LA MOVIDA ZADIG

Cuando la vergüenza no comparece

Rosa López (Madrid)

El martes 6 de junio el Gobierno del Partido Popular fue objeto de una moción de censura promovida por uno de los partidos de la oposición. Se necesitaron noventa segundos para recordarle al PP los nombres de las 65 causas de corrupción en las que está implicado. Todos los medios de comunicación transmitieron esta abrumadora verdad que quedo expuesta a todas las miradas. Sin embargo, entre los parlamentarios de la bancada Popular no se percibió el menor atisbo de vergüenza. Fue inútil que la portavoz de la oposición utilizase el significante "vergüenza" una y otra vez para hacer comparecer un sentimiento que, a todas luces, solo estuvo presente bajo la forma de la vergüenza ajena. Después de más de dos horas en las que los interpelados tuvieron que escuchar un rosario demoledor de datos, dignos de hacerte morir de vergüenza, la conclusión moral a la que llegaron fue resumida en una frase pronunciada por uno y aplaudida por todos: "Mejor mentir que aburrir".

Efectivamente, en esta nueva civilización no hay nada peor que la aparición del aburrimiento, esa sombra que amenaza con aguar la fiesta superyoica del disfrute de la vida. Desde esta perspectiva, mentir parece menos grave y hasta se convierte en una condición necesaria para cumplir con el programa del discurso imperante que promueve sin ambages la obtención del goce a cualquier precio.

Si para Freud es la civilización, con sus prohibiciones y censuras, la que instaura la vergüenza, en la actualidad asistimos paradójicamente al nacimiento de una nueva civilización que quiere hacerla desaparecer. La permisividad de la época nos otorga el derecho a mostrar todo, y el superyó convierte este derecho en un deber que desemboca en lo obsceno. La vergüenza, consecuentemente, es tomada como una emoción que hay que tratar de superar. La psicología positiva promete la liberación de cualquier resto de esa molesta vergüenza tan pasada de moda, y los libros de autoayuda nos enseñan las artimañas para vivir sin vergüenza.

El psicoanálisis, como reverso de las psicoterapias y del discurso del amo, necesita de la existencia de la vergüenza como condición *sine qua non*. Llevándolo al extremo, podemos afirmar que nuestra clínica no subsistiría en una civilización que hubiera conseguido eliminarla completamente. Para un psicoanalista la vergüenza constituye el índice más primario de ese goce opaco que determina cada vida. ¿Cómo cernir lo real del goce en el que el sujeto no puede reconocerse si no comparece el afecto que le corresponde?

Por otra parte, la vergüenza no solo atañe al goce solitario de cada uno, sino que también actúa como conector entre el sujeto y el otro. Es la mirada del otro la que provoca el pudor de uno y, a la inversa "el impudor de uno basta para constituir la violación del pudor del otro" (1). En este último caso se produce ese fenómeno tan conocido que es la vergüenza ajena, algo así como: "Me avergüenzo de tu falta de vergüenza, porque supone la degradación de aquello que representas y de la función que has de sostener".

Avergonzar al que se sitúa en la ignominia y desprecia el honor de responder por sus actos es un intento, a veces desesperante, de restituir el valor del significante amo. El sin-vergüenza no solo degrada su propio nombre, también destruye las reglas del juego democrático y debilita aún más las instituciones necesarias para ordenar y formalizar las piezas sueltas de la maquinaria humana.

1: J. Lacan. Escritos II, *Kant con Sade.*

La metamorfosis del psicoanálisis

Eugenia Varela (París)

La movida Zadig, creada el 14 de mayo, y el anuncio de la retoma de su seminario por Jacques-Alain Miller el día 11 de junio, son actos que introducen una metamorfosis del psicoanálisis para el siglo XXI y de los cuales todavía no podemos medir sus consecuencias, puesto que son incalculables como la interpretación en psicoanálisis.

Quiero manifestar mi solidaridad y apoyo con este proyecto de creación de un movimiento político lacaniano mundial, donde casi todo está por inventar. "Lo Real de la Vida" que tomamos como brújula en este año cero del nuevo Campo freudiano, no es un *gadget* que tendríamos a disposición como un objeto más del consumo y de la técnica, ni es tampoco la *Enciclopedia Universalis,* con la cual dispondríamos de un saber bien solidificado y acumulado en gigas que no supiese de las arremetidas de las crisis, de la lógica y del tiempo.

La experiencia de un análisis llevado a su fin y la posición del analista nos confronta a diario con esos trozos de real que siguen emergiendo y afectan nuestros cuerpos, esclareciendo nuestros enredos con la verdad y haciendo estallar la estructura del goce fijado en el fantasma. La pompas fúnebres, los calificativos y las declaraciones de cero transferencia que salieron a flote gracias a la conversación que J.-A. Miller propiciara en Madrid, han dado lugar a respuestas esclarecidas de colegas de la AMP que demuestran una vez mas que lo cortés no quita lo valiente. ¡Bravo! ¡Eso muestra que el deseo del analista no es un deseo puro!

Esas declaraciones nos afectan y provocan una sombra espesa en cuanto a los fundamentos de la experiencia analítica, que se ve llevada al plano de la filosofía y del campo de las ideas, falsificando los fines éticos del psicoanálisis.

"Que el deseo del analista no sea un deseo puro" es un deseo de Lacan enunciado como resultado de la interrogación que hiciera luego de su excomunión por los jefes de la IPA.

El inconsciente como falla, tropiezo, hendidura, corte, requiere de manera necesaria y suficiente la "docta ignorancia" por parte de los analistas, so pena de entretener una mojiganga, un saber artificial, que excluye lo real traumático puesto que no le da lugar.

Un nuevo amor, o un amor mas digno es este saber que viene como una respuesta de lo real, el cual nos vuelve mas modestos y nos evita las paradas narcisistas.

Fiarse en "el duro deseo de durar", acompaña al filosofo en su pensar sobre la muerte y se impone como una voluntad que no tiene mas recurso que esperarla. El final del psicoanálisis, frase de nuestro colega Jorge Alemán que nos ha inquietado y llevado a responder, no puedo escucharla sino como la defensa de una causa perdida.

La reorganización del Campo freudiano, que no es solo para instituciones ya establecidas, nos invita a reanudar lazos con "Lo Real de la Vida", con lo cual el Seminario Latino de París reencuentra su lugar como grupo internacional, en español, para latinos y cuyos objetivos son fundamentalmente políticos: la transmisión en la ciudad, para el gran publico, del psicoanálisis. Individualmente lo hemos manifestado y como grupo quisiéramos inscribir, nuestro proyecto y trabajo, en esta red lacaniana internacional, de la movida Zadig. Para el 2017-2018, tenemos como objeto de lectura, argumentación e interpretación el seminario *Todo el mundo es loco,* articulando éste a los temas de investigación de cada cual y en debate con la ciencia, sus aplicaciones técnicas y las políticas sanitarias. El deseo de hacer existir el psicoanálisis en una civilización donde se impone lo cuantificable, lo evaluable y la vigilancia, nos lleva a escoger esta vía de lo singular que la experiencia del psicoanálisis rescata en medio del maremágnum de las cifras y del cognitivismo de las neurociencias.

Comenzaremos con *La interpretación del psicoanálisis,* intervención sobre la actualidad de Carmen Cuñat, responsable de la comisión de organización de las Jornadas de la ELP, junto con Gaby Medin y Enric Berenguer, presidente de la ELP, quien inicia una serie de intercambios con los miembros del Seminario Latino el 27 de septiembre; Gustavo Dessal, el 29 de noviembre; Anna Aromí el 31 de enero, 2018; Marie-Hélène Brousse, el 21 de marzo, 2018 (presentaremos su libro *El psicoanálisis frente a la guerra* publicado en español) y, para concluir, este proyecto de transmisión del psicoanálisis frente a la política el día 23 de mayo de 2018.

Eugenia Varela
Dirección del Seminario Latino de París

El fin (*¿Ende o Ziel?*) del psicoanálisis

Esperanza Molleda (Madrid)

Decir menos.
Buscar el bien decir.
El bien decir del goce.
Del goce del blablablá.
Hablar con los actos.
Con actos de los que no se sabe qué decir.

Lacan Cotidiano
Redactor jefe: Miquel Bassols
Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:
Jacques-Alain Miller, presidente
Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Daniel Roy

INSCRIPTION AU CONGRÈS AMP - BARCELONE 2018

LES PSYCHOSES ORDINAIRES ET LES AUTRES
sous transfert

Dedalus

Boletín multilíngüe del XI Congreso de la AMP

Inscription ouverte pour membres AMP

lire plus...

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.